Gélis, Jacques: **Les enfants des limbes**. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne. [Paris], Louis Audibert, 2006. 396 p. Ill. € 25.–. ISBN 2-84749-068-X.

Jacques Gélis travaille, si l'on juge par sa bibliographie, depuis plus d'un quart de siècle sur le thème des «répits», ces sanctuaires où l'on allait porter les enfants morts-nés, ou simplement morts sans baptême, pour les ressusciter, par l'invocation de la Vierge Marie ou d'un autre saint, afin de pouvoir les baptiser et ensuite, comme ils mouraient presque aussitôt, pouvoir les enterrer en terre bénite. Une enquête patiente, à l'aide d'un réseau d'informateurs, lui a permis de rassembler une quantité impressionnante de témoignages de ces prétendus «miracles», dus généralement au progrès de la putréfaction des corps, et de cartographier plusieurs centaines de ces sanctuaires, sur la moitié orientale de la France, la Belgique, la Suisse catholique, le Tyrol et le Nord de l'Italie.

Ces témoignages, reproduits jusqu'à la nausée, sont analysés dans une optique ethnologique: sous-tendus ou soutenus par la foi aux miracles, les parents des petits innocents se confrontent successivement aux théologiens, aux canonistes, aux gens d'Eglise, aux protestants – qualifiés par l'auteur d'«hérétiques» –, aux médecins, et finalement à la modernité. Le phénomène, déjà analysé par Jean-Baptiste Thiers (dans son *Traité des superstitions*, 1679), en France par Pierre Saintyves (1911), en Suisse par Oscar Vasella et par le Père Iso Müller, etc., est ici décrit de manière approfondie et détaillée, et enrichi d'illustrations. Il est bien attesté au XVII^e siècle, où par endroits il sert d'arme – bien peu efficace – contre les protestants, au XVIII^e siècle, et se poursuit par endroits, en Valais notamment, jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Puis la connaissance médicale a définitivement mis fin à ces croyances, dont il ne reste que quelques ex-votos et quelques procès-verbaux. Il ne faut surtout pas manquer les pages 242–244, donnant l'explication médicale des «signes de vie» qui ont permis à tant de témoins et de curés compatissants de baptiser les petits cadavres, redonnant ainsi aux parents désolés la certitude ou du moins l'espoir que leur petit verrait Dieu malgré tout et participerait à la béatitude de l'au-delà.

A vouloir balayer large, on risque des bévues géographiques: à la p. 158, le tombeau de Saint Guillaume à Neuchâtel attire les enfants morts-nés; toutefois, celui qui vient de Provence en 1478 ne vient pas du Midi de la France, mais du petit village de Provence, à environ 20 km de Neuchâtel. De même, à la p. 219, Echallens n'est pas dans le canton du Valais, mais dans l'actuel canton de Vaud. Le cas est d'ailleurs intéressant: Echallens était bailliage commun de Fribourg, catholique, et de Berne, protestant; le pasteur qui a enseveli un enfant mort sans baptême dans un sanctuaire s'est trouvé en conflit avec l'autorité fribourgeoise, mais a reçu l'appui de Berne dans sa position théologique.

Peu important ces menues erreurs: les matériaux réunis par Jacques Gélis illustrent bien l'importance et le poids du phénomène de la mort des nouveaux-nés, et au-delà des aspects folkloriques, le choc psychologique, toujours renouvelé jusqu'à nos jours, la souffrance universelle des parents perdant leur enfant sans même avoir pu lui donner un nom.

Catherine Santschi, Genève